

LIGNE LIBANAISE

Depuis dix ans, Bernard Khoury contourne les codes. Audaces d'un architecte

Propos recueillis par Obel Vedado

Polyglotte et cosmopolite, lui-même fils d'architecte, le Libanais Bernard Khoury est à la tête de l'agence DW5 – un loft de 700 m² situé dans le quartier déséberité de La Quarantaine. Cet amateur de situations extrêmes déborde de projets. Et peu de registres, en matière d'architecture, échappent à sa boulimie. Pourtant, par les temps qui courent, Khoury incarne une exception: au cume commande de prestige en guise de consécration – ni musée ni opéra. C'est que, volontiers provocateur, ce praticien très radical, formé aux États-Unis, est résolu à se tourner vers une culture: celle du privé. Avec pour règle de busculer les idées reçues. Le temps d'une courte escale à Paris, ce jeune quadra volubile, diplômé de Harvard, a pris le temps d'exposer sa vision de l'architecture contemporaine. Manifestement, l'homme ignore la langue de bois. Extraits.

CODE J'aime que les choses aient un nom de code. J'ai baptisé mon agence DW5 – Design Workshop Five – tout simplement parce que c'est ma cinquième adresse. L'agence, elle, n'a que trois ans. Lorsqu'elle déménagera, elle sera renommée et s'appellera DW6. Mon premier projet réalisé, le night-club Bo18, possède cette même singularité. En fait, Bo18 était le code qui permettrait d'accéder au studio d'un musicien, détruit par la guerre en 1976, et où est maintenant implantée, à Beyrouth, la boîte de nuit qui a reçu ce patronyme.

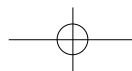
UNDERGROUND Bo18 est ma première réalisation. J'ai été très surpris par le retentissement médiatique international que cette boîte de nuit a immédiatement suscité. Je n'en suis aujourd'hui, malgré tout, qu'à mon septième projet réalisé! Celui du Bo18 a démarré en 1993, à mon retour des États-Unis – ce n'est d'ailleurs probablement pas un hasard si j'ai été "récupéré" par l'industrie de l'entertainment... Quoi qu'il en soit, c'est grâce au Bo18 que je suis véritablement entré dans le métier. Marqué par une histoire macabre liée à la guerre, le quartier de La Quarantaine, à Beyrouth, est une zone quasi maudite, faite d'anciennes tanneries, d'abattoirs, de dépotoirs... Sur une photo aérienne, le "vide" de La Quarantaine saute aux yeux. Comment introduire ici quelque chose d'aussi futile qu'un night-club? Avec cet axe autoroutier nord-sud qui le traverse, le site était surexposé; il ne pouvait pas porter un projet consensuel. ►

Ci-dessus

Bo18

Un must du Beyrouth noctambule. À rebours de l'amnésie naïve des reconstructeurs de l'après-guerre, Khoury a choisi d'enterrer sa discotèque comme un bunker en forme de disque dont le toit de métal amovible ouvre aux clubbers le ciel étoilé, au-dessus d'une piste de danse encaissée. Fragmenté, irrégulier, un miroir en plexiglas reflète vers le parking l'intérieur de la boîte, tandis que le son se propage au dehors: ici, pas de problème de voisinage.

PHOTO: D.R.





Au lieu de le combler en hauteur, j'ai décidé de préserver ce vide flagrant. Le terrain était loué pour cinq ans, et de toute façon le bâtiment devait être rasé à l'expiration de cette période. C'était un tout petit budget: 370 000 dollars. J'ai construit Bo18 comme une maquette, sans entrepreneurs, avec des artisans qui ne sont pas dans le métier du bâtiment: la toiture, par exemple, a été exécutée par un fabricant de bennes à ordures. Tout, ici, va à l'encontre des standards de l'architecture; j'ai poussé l'expérimental jusqu'au dernier bouillon! J'étais loin de me douter alors que Bo18 deviendrait une institution. Par la suite, je me suis rendu compte du danger que cela représentait. Le Liban génère une sorte d'exotisme de guerre trop souvent exploité par les artistes, et dans lequel je suis tombé malgré moi. L'endroit a éveillé un imaginaire d'un goût parfois douteux. Pour vendre une histoire à sensation, un journaliste allemand a ainsi raconté que j'avais trouvé des cadavres dans les fondations. Il ne faut pas se tromper: Bo18 n'est pas un monument de guerre, mais un lieu de joie et de décadence.

LIBAN Que le Liban, géographiquement et historiquement, ait une influence sur ma conception de l'architecture, c'est une évidence.

BEYROUTH À Beyrouth, les contrastes sociaux sautent à la figure. Pourtant, les grands projets de reconstruction reposent sur un déni complet de la spécificité de la ville. Solidaire, par exemple, est un projet conduit à partir de l'idée dangereusement romantique d'"assainissement" du centre historique, à l'opposé des plans de reconstruction "spontanés". Il ne pourra en résulter qu'une désolante stérilité. Il m'a fallu quelques années pour comprendre qu'à Beyrouth, cela ne se passe pas comme à Paris ou Berlin. Le renouveau de la ville ne s'est absolument pas déroulé tel que je l'imaginai. Beyrouth est une ville sans bâtiments publics, sans intervention institutionnelle, et qui continue à se construire grâce au privé. D'où cette cacophonie, cette ville sans aucune cohérence sinon celle générée par le capital et le profit immédiat. Mes trois premiers bâtiments –Bo18, La Centrale et le restaurant japonais *Yabani*–, tous ►

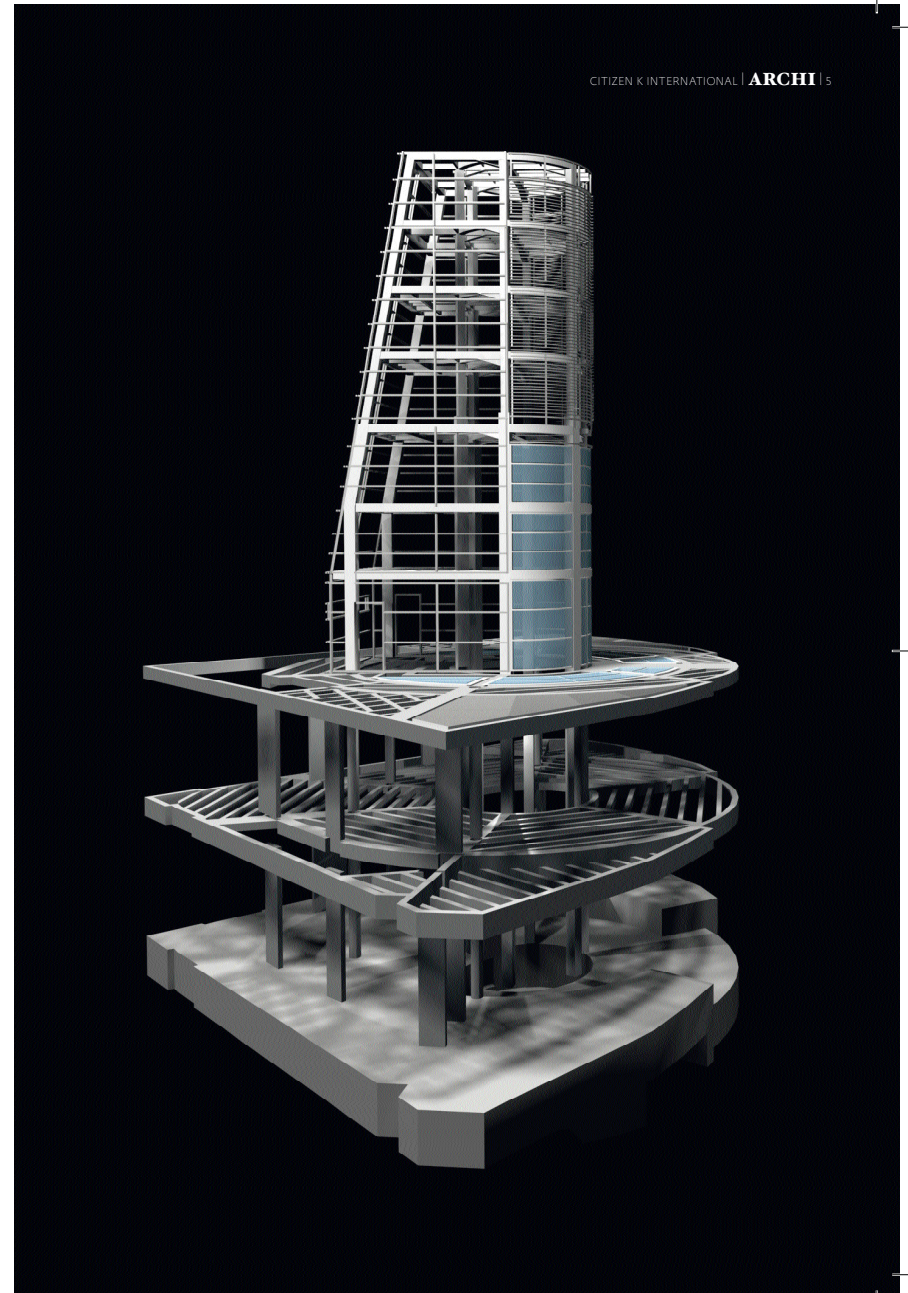
Ci-dessus et page de droite

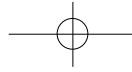
Yabani

Dans un contraste volontairement provoquant, le Yabani abrite au beau milieu des ruines déparçonnant les deux Beyrouth un luxueux restaurant japonais. La tour comporte sous ses quatorze mètres d'acier deux niveaux inférieurs. En son centre, le hall de réception exposé aux regards extérieurs compose le point central de la structure.

“Le Liban génère une sorte d'exotisme de guerre dans lequel je suis tombé malgré moi”

PHOTO ILLUSTRATION, DR.





Ci-dessous et page de gauche

La Centrale

Un restaurant implanté dans un immeuble résidentiel des années 1920, protégé au titre du patrimoine. Poésie des ruines? L'architecte choisit de ne pas restaurer la façade endommagée, et conserve les états de soutènements extérieurs. Il implante le bar et salle à manger au sommet, dans un bloc tubulaire aux allures de module spatial, tandis qu'il enlève les cuisines dans le sous-sol de l'édifice. Une immense table rectangulaire occupe le centre du hall principal, comme une salle de congrès dans un Fritz Lang période allemande. Ici très manifeste, l'inspiration expressionniste se combine avec une approche high-tech presque ironique.

“Comment retenir une peau dans une gangue d'acier?”

enterrés, s'inscrivent dans ce contexte. Ce sont des projets à court terme, des commandes “vulgaires”, très loin d'une logique “bien-pensante” ou officielle, des lieux futiles, des endroits de luxe construits pour des riches sur des parcelles louées temporairement... C'est difficile pour un architecte de construire de l'éphémère. Mais je n'ai jamais voulu faire de l'architecture sur papier; ce qui m'intéresse c'est de me battre sur le terrain et de travailler la difficulté d'un contexte.

EN MARGE Ma deuxième réalisation, La Centrale, se situe à l'est de Beyrouth. De même que Bo18 se situait dans une marge de la ville, ce projet se situait en lisière de la reconstruction du centre-ville. Des squatteurs occupaient cette ancienne maison soi-disant classée que nous avons simplement éviscérée. Comment retenir une peau dans une gangue d'acier? Ce processus chirurgical me fascine. J'ai donc engagé cette structure dans une maille, pour y installer un autre corps et y inclure un restaurant.

BANQUES Dans le centre-ville de Beyrouth en ruines, seule la rue des banques a été préservée. Bien plus que l'État, les banques sont conscientes de leur caractère moteur dans le Liban d'aujourd'hui. Si je travaille aujourd'hui pour les trois ou quatre plus grosses d'entre elles, c'est que ces banques ont compris qu'il ne s'agit pas de construire des emblèmes mais des dispositifs. L'architecture de représentation ou de métaphore ne m'intéresse pas. Je crée des instruments qui vont être activés, manipulés.

GOLFE Le contexte des pays du Golfe ne m'intéressait pas du tout *a priori*. J'étais labellisé “architecte de boîtes de nuit”. Lorsqu'à Rome, en 2001, je n'ai obtenu que la mention d'honneur du Prix Borromini, Jean Nouvel a eu le geste de me donner son trophée. Dans la foulée, j'ai été retenu pour faire un *mall* à Koweït City, un projet lugubre *a priori*, dans une ville où les gens sortent très peu. J'ai poussé le concept à son degré d'absurdité le plus total: j'ai imaginé 380 m² de jardins artificiels en plein désert sous une coupole climatisée, et j'ai transformé un *sky drop* (*manège qui propulse ses passagers dans les airs, ndr*) en engin pour se déplacer dans l'enceinte du bâtiment. J'ai dessiné plusieurs projets pour le Koweït où l'eau est stupidement gaspillée: par exemple, un hôtel monté sur des pilotes masqués par des cascades, pour un effet “glaçon”... Ce qui m'intéresse, c'est l'absurdité du contexte politico-social. C'est cela que je veux comprendre et exprimer. ▶

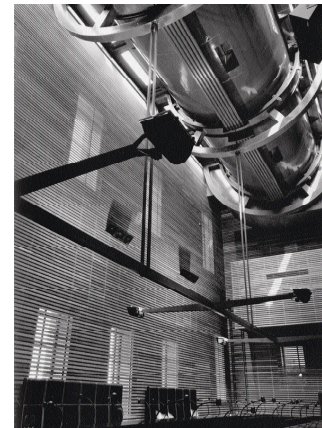
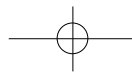
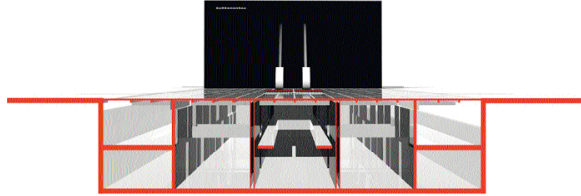


PHOTO: D.R.





MÉTHODE Dans un premier temps, je dessine le moins possible. Avec mes collaborateurs – mon staff compte une petite quinzaine de personnes –, nous discutons stratégie, intentions. Je me méfie des présupposés esthétiques. J'habite un bâtiment construit par mon père hors de Beyrouth, où j'ai tout cassé pour ne conserver que des résidus. Je les ai interprétés selon mon caprice. Chez moi, par exemple, on prend son bain en s'exhibant dans la pièce de réception. D'abord l'usage ludique des lieux, ensuite leur forme. Pas l'inverse.

RICHES Construire pour les riches, ce n'est certainement pas l'action la plus noble qui soit donnée à un architecte. D'autant que, généralement, ceux-ci débarquent avec leurs décorateurs et refont tout derrière vous. Je prends donc les devants et je dis au promoteur de leur proposer des appartements de 200 à 750 m², en coupe libre, sans plans.

LOISIR & CULTURE Il y a trois ans, j'ai réalisé pour l'Arabie Saoudite l'étude d'un bâtiment baptisé Sunnamaraa – littéralement, "plaisir pour celui qui regarde" –, exclusivement destiné au loisir des dames: elles peuvent y écouter de la musique, se faire faire une manucure, une coupe de cheveux ou s'acheter le dernier sac Gucci. Pour que les hommes ne puissent pas y jeter un œil indiscret, j'ai enterré ce volume sans fenêtres et n'ai gardé au-dessus du sol que le mur de service qui jouxte l'hôtel Four Seasons. Les femmes (qui n'ont pas le droit de conduire en Arabie Saoudite) se font donc déposer par leur chauffeur sur la dalle en brique de verre de 2500 m² où deux tours-ascenseurs noires de 7 mètres de haut plongent dans le sol. Bâtir un musée à Paris, ou des logements en banlieue, m'ennuierait profondément. Mais construire à Ryad, c'est vivre une situation intense. Pour moi, la culture n'est plus dans les musées ou dans les opéras. Aujourd'hui, la ville se construit grâce à l'initiative privée. Si nous, architectes, ne nous rendons pas compte de cette réalité, la ville se fera malgré nous et sans nous. Parfois rebutantes, les contraintes de notre monde génèrent des situations éminemment excitantes. À Beyrouth ou ailleurs, je m'expose à des situations que je n'aurais pas connues si j'étais resté à New York.

CONTRE-EXEMPLES Jean Nouvel, un contre-exemple? Non! Nouvel a beaucoup travaillé pour le privé, c'est un expérimentateur. En 1983, dans *Architecture d'aujourd'hui*, il écrivait: "Le futur de l'architecture ne sera pas architectural." À l'époque, cette opinion m'avait beaucoup marqué. Contrairement à des Gehry, Hadid et autres "plasticiens", Nouvel s'est immergé dans la culture contemporaine; c'est un homme de terrain. Évidemment, nous ne sommes pas de la même génération, mais je le trouve infiniment plus contemporain qu'un Koolhaas. J'aime aussi beaucoup Rudy Ricciotti et Édouard François. J'ai pourtant un problème avec la France: vos médias sont trop chauvins. Ils accordent des statuts d'architectes superstars à des individus totalement inconnus au-delà de vos frontières.

Ci-dessus

Surnamaraa

Un projet sur un terrain de 3500 m², au cœur de la ville de Ryad. La commande? Un espace de loisirs et de commerce exclusivement réservé aux femmes – mais les locaux obligent. Le bâtiment, en sous-sol, protégé par une dalle de verre, fonctionne à la manière d'une installation urbaine. Pilotés par deux cockpits en superstructure où officient les liftiers, les deux tours-ascenseurs coulissent vers le bas au rythme irrégulier du flux des visiteuses, seules admises dans ce gymnase sophistiqué. Du fond de leur grotte de luxe, les femmes voient les mâles marcher au-dessus d'elles. Mais eux ne distinguent rien. Métaphore de l'impossible possession du désir...

Page de droite

Banque BLC, 2002

Pour définir la nouvelle identité visuelle de la banque et de ses trente-sept succursales, la commande incluait d'emblée l'architecture, le design et la décoration intérieure de l'agence "pilote" de Chtoeni, à quelques kilomètres de la frontière libano-syrienne. Le plan s'organise autour d'un lobby central et d'un jardin intérieur. Sur le toit de l'édifice, une tour technique. La façade est habillée de tôle d'aluminium noire, percée de généreuses ouvertures verticales.

"J'ai un problème avec la France: vos médias sont trop chauvins"

PHOTO ILLUSTRATION DR.

